

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection 1852 \(1er juin-13 novembre\) : Guizot historien, liberté de ton et d'analyse](#)[Item](#)[Val Richer, Vendredi 27 août 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## Val Richer, Vendredi 27 août 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Bonaparte, Charles-Louis-Napoléon \(1808-1873\)](#), [Empire \(France\)](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Suisse\)](#), [Posture politique](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Santé \(François\)](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date1852-08-27

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### Information générales

LangueFrançais

Cote3323, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 15

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Vendredi 27 Août 1852

Nous avons eu hier, un peu avant le dîner, un orage qui m'a mis je ne sais pourquoi, dans un grand malaise. J'ai à peine diné. Après dîner, j'ai eu un besoin

absolu d'une demi heure de sommeil dans mon fauteuil. J'en suis sorti pour faire un robber de whist, et j'ai été me coucher à 9 heures. J'ai très bien dormi. Je n'ai plus aucun malaise. Je ne suis qu'un peu fatigué. Ce soir, il n'y paraîtra plus.

Je ne comprends pas les gens de Berne d'avoir de si mauvais procédés pour le Président. Il me paraît clair que tout en les menaçant, au fond, il les protège un peu, contre une invasion Européenne du moins, par crainte des embarras intérieurs où elle le mettrait, et aussi par souvenir de l'hospitalité qu'il a reçue en Suisse. Il est, ce me semble, toujours sensible à ce qui lui est, ou lui a été personnel. Les radicaux ont bien peu d'esprit.

Les apparences sont comme le dit M. Drouyn de Lhuys, que l'Empire est fait. Les conseils généraux, en termes plus ou moins positifs votent comme un seul homme. Je vous prie de croire que je n'ai pas cru un moment à l'efficacité d'un conseil historique et public. Mais j'ai été bien aise de donner historiquement le conseil pour dire publiquement mon avis. Quand l'Empire sera fait, je serai ce que je suis aujourd'hui, parfaitement tranquille et respectueux pour l'ordre établi.

Je ne m'étonne pas de l'enfantillage des Belges avec les vaisseaux et les ingénieurs Anglais. Quand nous sommes allés, en 1831 les sauver des Hollandais devant qui ils s'étaient enfuis comme des lièvres, ils ont eu la même humeur et fait à l'armée Française toutes les malices inimaginables. On veut être sauvé, et détester son sauveur. C'est naturel. Il est fort désagréable d'être démontré petit, et impuissant à se sauver soi-même. C'est d'ailleurs la manie du temps que personne ne veuille être petit. La prétention de l'égalité existe entre les états comme entre les individus. C'est la principale cause peut-être de cette passion de constitutions qui a saisi tous les peuples. Affaire d'orgueil encore plus que de besoin. Tout le monde a voulu avoir le même grand gouvernement représentatif que la France ou l'Angleterre, pour être grand aussi.

J'ai essayé un jour de faire comprendre à un général, homme d'esprit que ce gouvernement là n'allait pas du tout à Genève que c'était une machine à vapeur de la force de mille chevaux pour une barque de cent tonneaux. Je n'ai pas réussi. Qui veut être une barque de cent tonneaux ? La Fontaine avait vu cela avant moi. Tout petit Prince à des ambassadeurs. Tout marquis veut avoir des Pages. Les constitutions sont les pages de notre temps. Cela est drôle à dire dans ce moment-ci. Je persiste pourtant. Quand une sottise a fait trop de mal, la platitude vient et prend la place de la sottise ; mais on n'est pas, pour cela, guéri de la sottise.

11 heures

Ne dites donc pas de telles paroles. Votre faiblesse me désole ; mais ce n'est que de la faiblesse. Vous n'avez point de maladie, point de fièvre point d'organe attaqué. C'est une mauvaise veine que vous traverserez. Adieu, adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val Richer, Vendredi 27 août 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1852-08-27

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/4423>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 27 août 1852

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 09/09/2022 Dernière modification le 18/01/2024

---

trouvait un ton, l'élève. Vous  
raisonnez très bien. Dans tout  
cela aussi il y a de l'usage à  
faire et de l'usage à droite  
et à gauche, mais le plus  
important à parler, c'est  
parler d'un; c'est-à-dire  
le moins et d'être oublié.  
Si j'insiste, et si j'insiste  
pour que j'insiste d'être oublié.

Paris, le 27 août 1859

Nous avons eu bien un  
peu avant le dîner, un voyage qui m'a mis  
je ne sais pourquoi, dans un grand malaise.  
J'ai à peine dîné, après dîner j'ai eu un  
besoin absolu d'une demi-heure de sommeil  
dans mon fauteuil. J'en suis sorti pour  
faire un peu de choses de l'après-midi, et j'ai eu  
encore à 7 heures. J'ai bien dormi,  
je n'ai plus aucun malaise. Je ne suis  
guère plus fatigué. Le soir, il ne  
paraît pas plus.

Je ne comprends pas, les gens de Berne  
d'après de si mauvais procédés pour le  
Président. Il me paraît clair que, tout  
en les menaçant, ne peut-il les protéger  
un peu contre une invasion européenne  
du monde, par exemple de l'Allemagne  
où elle se mettrait, et aussi par l'union  
de l'hospitalité qu'il a reçue en Suisse.  
Il est, ce me semble, toujours sensible à  
ce qui lui est, ou lui a été personnel.  
Les catholiques ont bien peu d'esprit.

Les apparences sont comme le dit M.  
Drouin de Longue, que l'Empire est fait. Les  
councils généraux, en bon sens, au même  
partir, étaient comme un seul homme. Je  
vous prie de croire que je n'ai pas eu  
un moment de l'efficacité d'un conseil  
historique et positif. Mais j'ai été bien  
aise de donner historiquement le conseil  
pour dire publiquement mon avis. Quand  
l'Empire sera fait, je serai ce que je lui  
souhaiterai parfaitement tranquille et  
respectueux pour l'ordre établi.

Je me métonne par le bouffantillage  
des Belges avec les vaincus et les ingénieurs  
anglais. Quand nous sommes allés, en  
1831, les Savoirs des Hollandais devant qui  
ils s'étaient enfuis comme de lièvres, ils  
ont eu la même humeur et fait à  
l'armée Française toute la malice, enragée  
et hable. On veut être Saur et dévoter  
son Saur. C'est naturel. Il est fort  
désagréable d'être le membre petit et  
impuissant à se sauver soi-même.  
Ces Diables, la main des leurs, que

personne ne veut être petit, la protestation  
de l'égalité existe entre le tout comme entre  
les individus. C'est la principale cause probable  
de cette passion de constitution qui a saisi  
tous les peuples. Affaire d'orgueil cause plus que  
de besoin. Tout le monde a voulu avoir le  
même grand gouvernement représentatif que  
la France ou l'Angleterre, pour être aussi.  
J'ai essayé un jour de faire comprendre à  
un Français, libéral d'après, que le gouverne-  
ment d'Alger n'était pas du tout à l'échelle, que c'était  
une machine à vapeur de la force de mille  
chevaux pour une barque de cent rameurs.  
Je n'ai pas réussi. Lui veut être une barque  
de cent rameurs. La Fontaine avait vu cela  
avant moi.

Leur petit Prince a des ambassadeurs,  
Leur Marquis veut avoir des Pairs.

Les constitutions sont les pages de notre livre.  
Cela est écrit à l'encre d'aujourd'hui et maintenant. De  
petite protestation. Quand une sottise a fait  
trop de mal, la platitude vient et prend  
la place de la sottise; mais on n'est pas, pour  
cela, guéri de la sottise.

11 heures.

Ne citez donc pas de telle protestation. Votre fidèle

une étale, mais ce n'est que de la faiblesse. Vous  
avez point de malade, point de peine.  
Ainsi l'organe altéré, c'est une mauvaise  
voix que vous entendez. Adieu Adieu.

2329  
jeudi Samedi le 23 août  
1852.

La journée hier a été un peu  
ennuyeuse mais je n'ai pas  
dormi la nuit. Je viens  
de prendre mon premier  
bain de Vichy, je compte  
être bien soigné, mais je le  
serai sans doute.

Mais l'absence hier soir,  
une vraie surprise. Il dit  
qu'il est venu pour moi  
naturellement je ne le vois  
pas. Il partira pour  
maintenant. Viel part  
m'a dit adieu, il va aller  
passer quelques semaines  
chez ses parents.